

*Embrasse toujours les garçons
sur les deux joues, un baiser
pour toi, un pour moi*

— **O**n a réussi ! a dit Kate en riant. Ce rire ! Ces cheveux blonds ! Ces yeux bleu vif. J'ai regardé ma superbe femme et j'ai ri à mon tour. Son rire insolent était contagieux. Ce jour-là, je ne pouvais plus m'arrêter de rigoler. Je me suis rallongé sur le sable humide, entraînant Kate avec moi. J'ai repensé au jour où je l'avais demandée en mariage plus de vingt ans auparavant. Je l'avais délibérément fait tomber de ses skis, la poussant dans un tas de neige poudreuse. Après m'être jeté sur elle, j'avais sorti la bague de fiançailles. Elle avait ri, nous nous étions embrassés, comme en cet instant. À l'époque, j'avais ri aussi, soulagé qu'elle veuille bien devenir mon épouse et heureux à l'idée de passer ma vie avec une femme aussi incroyable. À présent, le soulagement se mêlait aussi à un sentiment de bonheur, mais pour des raisons différentes.

L'inquiétude qui m'avait rongé pendant de si longs mois s'échappait de mon corps pour s'enfoncer dans le sable. Je pouvais enfin envisager l'avenir avec joie et optimisme. Une vague est venue s'écraser sur la plage,

mouillant nos pieds. Nous avons poussé un grand cri, puis nous sommes blottis l'un contre l'autre. Quand l'eau s'est retirée, j'ai eu l'impression qu'elle entraînait avec elle la terreur et les angoisses des trois dernières années. Le soleil brillait, illuminant et réchauffant nos vies à nouveau.

Nous nous sommes rallongés sur le sable, main dans la main. Si par certains aspects notre vie avait beaucoup changé (nous avons deux fils, à présent, nos adorables garçons Reef et Finn, nous étions restés deux adolescents écervelés, toujours en quête d'une nouvelle aventure), j'étais certain que plus rien ne pourrait nous retenir désormais.

Appuyés sur les coudes, nous avons regardé les garçons se courir après sur la plage. C'était l'été 2008. Le quatrième anniversaire de Reef approchait.

— Malheureusement, Reef n'a pratiquement aucune chance de survivre au-delà de quelques jours.

Un frisson glacé m'avait parcouru quand j'avais entendu ces mots terribles. Reef n'avait que dix-huit mois, nous venions d'apprendre qu'il souffrait d'un cancer. La nouvelle m'avait fait l'effet d'une douche froide, glaçant mon cœur, compressant mes poumons. Alors que j'essayais de reprendre mon souffle, les docteurs avaient asséné le coup suivant, ajoutant que, s'il parvenait à survivre, notre petit garçon serait certainement infirme.

— Nous sommes désolés, mais Reef ne marchera peut-être plus jamais.

Cet épisode semblait extrait du scénario d'un film ou de l'histoire d'un autre. Difficile d'imaginer en effet que l'enfant que nous avons serré contre nous, pour qui nous avons pleuré chaque fois qu'il avait besoin d'une transfusion ou d'une nouvelle dose de chimiothérapie ne faisait qu'un avec le petit garçon insouciant qui courait sur la plage. C'était notre miracle.

J'ai souri à Kate. J'ai compris en voyant l'expression de son visage qu'elle pensait la même chose que moi. Elle semblait si jeune encore, assise au bord de l'eau à mes côtés. Les deux sillons profonds qui creusaient son front entre ses sourcils avaient disparu. Sa peau douce était redevenue lisse. Elle ressemblait de nouveau à la jeune fille, à la Kate insouciante que j'avais connue avant que notre monde ne soit dominé par la peur, l'inquiétude et le chagrin impuissant, douloureux qu'on ressent pour un enfant malade.

— Regarde Reef courir ! a dit Kate en riant. Il s'en est sorti !

Même sa voix semblait plus jeune et plus libre.

— On s'en est sortis !

Ses yeux scintillaient comme lorsque nous partions à la découverte des fonds marins avec masques, palmes et tubas pendant les vacances. J'étais toujours impatient de voir Kate enlever son masque parce que son visage brillait comme un arc-en-ciel. On aurait dit qu'elle avait volé les écailles luisantes et les rayures colorées des poissons tropicaux. Elle avait le même regard pétillant, la même peau éclatante ce jour-là, savourant le bonheur de voir Reef et Finn s'ébattre sur la plage.

— Singe, c'est incroyable ! On a vraiment de la chance !

J'ai hoché la tête en souriant. La Kate que j'avais connue était de retour. La chance ! Ce n'est peut-être pas le terme qui venait forcément à l'esprit dans notre situation ; pourtant, c'est celui que Kate a utilisé ce jour-là et c'est l'une des raisons pour lesquelles je l'aimais tant. D'autres à sa place auraient ressenti de l'amertume, auraient été épuisés, vidés, mais pas Kate. Elle aimait la vie et essayait toujours de voir le côté positif des choses.

— Tu ne m’attraperas pas, tu ne m’attraperas pas !
criait Finn.

Mon regard allait de Reef à son petit frère. Pour un enfant de deux ans, Finn courait déjà très vite et il ne faisait pas de cadeau à Reef. Tout le monde disait que Reef était plus réfléchi, comme Kate – j’en conviens volontiers – et que Finn était mon « minimoi » : insolent, fou de sport et turbulent. Lui aussi était notre petit miracle à sa façon. J’ai eu un pincement au cœur en pensant à la naissance prématurée de Finn. Kate avait été soumise à un stress énorme quand le diagnostic était tombé pour Reef : il avait une tumeur à l’abdomen. Ses contractions avaient commencé alors que nous attendions le résultat des analyses qui devaient préciser la nature exacte de la tumeur. Kate était enceinte de sept mois. C’était beaucoup trop tôt pour accoucher.

En regardant Finn trotter sur la plage, j’ai remercié le ciel. Dieu merci, ces jours interminables passés à l’hôpital étaient derrière nous. Nos deux fils avaient failli perdre la vie. L’un dans un incubateur, l’autre parce qu’il était atteint d’un cancer pelvien. Mais à quoi bon ressasser ? Ça paraissait fou. Ces événements, qui s’étaient produits deux ans auparavant, semblaient tout à coup beaucoup plus lointains.

J’ai expiré longuement, laissant la peur et l’angoisse s’échapper, se dissoudre dans l’air marin. Les garçons criaient et sautaient avec insouciance, et je m’émerveillais de ce spectacle. Nos amis nous surnommaient les Indestructibles.

— Vous êtes une famille incroyable, nous disaient-ils toujours.

En cet instant, avec Kate qui souriait à mes côtés et les garçons qui jouaient ensemble, j’avais le sentiment que c’était vrai. Nous avions eu notre lot d’épreuves mais

nous nous en étions sortis avec brio. Ma famille était vraiment « indestructible ».

Installé au volant de la voiture, que j'avais garée au-dessus de la plage de galets de Clevedon, j'ai repensé à cette journée ensoleillée. Deux ans s'étaient écoulés depuis. C'était le 20 janvier 2010, et le soleil avait fait place à d'énormes nuages gris sombre. Derrière moi, les garçons étaient attachés dans leur siège-auto. J'ai décidé d'aller m'asseoir avec eux, sur la banquette arrière. En sortant de la voiture, j'ai senti le vent froid me cingler le visage et je me suis mis à frissonner. J'ai tapoté la poche de mon manteau pour m'assurer que les chewing-gums étaient bien là. Nous en avons discuté, Kate et moi. Les garçons nous tannaient depuis longtemps avec ça : ils voulaient à tout prix goûter les chewing-gums. Nous avons tous deux décidé que c'était le moment de leur faire ce petit plaisir.

— Les garçons, j'ai quelque chose de très important et de vraiment triste à vous dire, ai-je commencé en les attirant contre moi.

J'ai senti une petite oreille collée contre mes côtes à gauche, une autre à droite. Mon cœur battait à tout rompre. J'avais peur que ces battements effrénés effraient les garçons. J'ai pris une longue inspiration pour tenter de me calmer.

Après avoir récupéré les garçons à la crèche et à l'école, j'avais pris la direction de l'un de nos endroits préférés près de la plage de Clevedon, essayant de paraître le plus normal possible durant le court trajet.

— Vous avez passé une bonne journée ? ai-je demandé, regrettant immédiatement ma question.

Quelle que soit leur réponse, leur journée allait prendre un tour infiniment triste. J'ignore ce qu'ils ont répondu

d'ailleurs, car je devais mobiliser toute mon énergie pour conduire prudemment et faire semblant d'être un parent comme un autre venu chercher ses enfants à l'école un mercredi après-midi, par un temps glacial.

Ce matin-là, j'avais écrit dans mon journal : *L'instant le plus sombre de ma vie*. L'instant que je vivais me semblait plus sombre encore. Reef et Finn écoutaient, attendant que je leur annonce la nouvelle importante et triste. Ils étaient vêtus de leurs uniformes propres et repassés, et j'ai senti mon cœur se serrer à l'idée de ce qui les attendait. C'étaient de si bons garçons, toujours prêts à faire plaisir. Je leur ai souri, instinctivement, ébouriffant leurs cheveux. Jusqu'à présent, j'étais parvenu à cacher mes émotions. Comme j'aurais aimé ne jamais avoir à leur dire ce qui s'était passé aux premières heures du matin ! J'aurais aimé les ramener de l'école, comme n'importe quel autre parent, discuter de leurs copains ou de leurs devoirs et leur annoncer le menu du soir. Je ne savais pas quoi dire ni comment le dire ; alors, j'ai serré les enfants contre moi pendant quelques secondes tout en essayant de contrôler ma respiration et de refouler mes larmes.

« Dis ce que tu penses. » J'ai imaginé Kate en train de murmurer cette phrase. Sa voix était douce et encourageante, mais elle m'a brisé le cœur. Elle avait prononcé la même phrase quelques semaines auparavant, alors qu'allongée dans son lit, elle écrivait sa liste. « Je trouve qu'il est très important de dire ce qu'on pense et je veux que les garçons apprennent à le faire », avait-elle expliqué avant de noter l'instruction numéro quatre dans son journal intime. *Apprends-leur à dire ce qu'ils pensent*. Le personnel de l'école et les infirmières à l'hôpital m'avaient au fond encouragé à faire la même chose en me prodiguant leurs conseils. Je ne devais pas tourner autour du pot, ne

surtout pas utiliser de formules vagues, qui risqueraient de donner de faux espoirs aux garçons et de les perturber.

Après m'être éclairci la voix, j'ai changé de position pour les regarder en face. Il fallait que je leur annonce la nouvelle sans détour.

— Je suis désolé d'avoir à vous dire ça, les garçons, ai-je commencé.

J'ai senti ma voix se briser. Deux paires d'yeux bleus ont fixé les miens. En cet instant, j'ai vu Kate dans les yeux des garçons et j'ai senti qu'elle me regardait. Quand elle voyait Reef souffrir durant son traitement, elle pleurerait et disait qu'elle aurait aimé prendre sa place. Je la comprenais parfaitement en cet instant. Si j'avais pu endosser la douleur des garçons, je l'aurais fait, mais je ne pouvais pas les préserver de cette épreuve.

Leurs petits yeux scrutaient mon visage comme de minuscules torches électriques à la recherche du moindre indice dans la lumière déclinante. Ils n'avaient que quatre et cinq ans, ils étaient beaucoup trop jeunes pour ça. J'ai dégluti avec peine, je me suis senti rougir alors que j'essayais vainement de refouler mes larmes.

— Maman est morte. Elle ne rentrera pas à la maison. Elle est morte ce matin.

En entendant ces mots sortir de ma bouche, j'ai failli suffoquer et je me suis effondré. Cramponnés à moi, les garçons se sont mis à pleurer à leur tour, nos souffles blancs et chauds se mêlant dans l'air froid de l'hiver.

— Maman est allée au ciel ? a demandé Reef en reniflant.

— Oui, ai-je répondu.

— Elle est sur un nuage ? a-t-il demandé d'une voix étranglée.

— Oui, ai-je dit. Tu peux l'imaginer sur un nuage si tu veux.

On m'avait conseillé de ne pas utiliser de phrases comme « Maman s'est endormie », car les garçons, effrayés, ne voudraient plus s'endormir ou pourraient s'imaginer qu'elle allait se réveiller un jour. Je ne voulais pas qu'ils croient que leur maman était sur un nuage, parce que ce n'était pas vrai, mais je me suis dit que, si Reef ressentait le besoin de l'imaginer ainsi, ce n'était pas grave.

Pendant quelques secondes, aucun de nous n'a parlé. Nous sommes simplement restés assis, blottis les uns contre les autres, et avons continué à pleurer jusqu'à ce qu'un bruit de moteur au-dessus de la voiture nous pousse à nous retourner et à regarder par la lunette arrière embuée. Nous avons vu deux avions traverser le ciel gris en diagonale, laissant dans leur sillage une croix blanche parfaite.

— Regardez, maman vient de nous envoyer un baiser, a dit Reef.

Nous avons pleuré de plus belle.

Nous n'étions plus que tous les trois, à présent. Je l'ai senti au plus profond de mon être blotti contre mes fils, dans notre nuage blanc de buée, partageant le même oxygène et le même chagrin. Nous avons sangloté sans arrêt pendant au moins une demi-heure, ignorant la nuit et le froid qui nous entouraient. Le sel de mes larmes me piquait le visage. Les joues roses des garçons étaient couvertes de marbrures rouges. J'aurais pu pleurer pendant des heures et des jours, mais quand les sanglots des garçons se sont calmés, j'ai senti qu'il était temps de me ressaisir.

— Vous voulez un chewing-gum ? leur ai-je demandé.

Leur visage s'est un peu égayé quand ils ont ouvert l'emballage rose, mais des larmes continuaient à couler sur les joues de Finn.

— Merci, papa, a-t-il dit poliment tout en mettant le chewing-gum dans sa bouche. Pourquoi elle est morte, maman ? a-t-il demandé en reniflant bruyamment sans me quitter une seconde des yeux.

— Tu sais qu'elle était très malade ? Quand tu l'as vue hier soir à l'hôpital et qu'elle t'a fait un gros câlin, elle était très, très malade. Elle était tellement malade qu'elle est morte.

— Je veux la voir, a dit Finn. Est-ce que je peux voir maman ?

— Je suis désolé, Finn, mais tu ne peux plus la voir.

Il a mâché son chewing-gum, l'air malheureux, et je l'ai regardé, impuissant, incapable de trouver les mots qui pourraient rendre ma réponse plus supportable.

— C'est bon, a dit Finn au bout d'une minute ou deux. J'aime bien le goût, papa.

Reef a hoché la tête.

— Merci de nous avoir donné du chewing-gum, a-t-il dit en essuyant ses larmes avec la manche de son manteau. On pourra en ravoïr ?

— Je pense qu'on devrait acheter des chewing-gums pour les occasions spéciales. Maman pensait que c'était une bonne idée aussi. Rentrons à la maison.

En m'installant au volant, je me suis senti étrangement calme. J'avais accompli ma mission avec succès, tout seul, et une mission capitale avec ça. J'avais le sentiment que Kate aurait apprécié la façon dont j'avais géré la situation, qu'elle aurait fait exactement la même chose à ma place. Ça m'a réconforté.

Alors que nous quittions la plage vide, j'ai observé les garçons dans le rétroviseur. Tous deux regardaient par la vitre, les yeux gonflés, tout en mâchant bruyamment leur chewing-gum, emplissant la voiture d'une odeur de fraise sucrée.

J'avais désormais l'entière responsabilité de ces deux petits passagers innocents. L'estomac noué, j'ai serré le volant un peu plus fort en pensant à l'énormité de cette responsabilité. Ils n'avaient plus de maman. Tout reposait sur moi, désormais. J'étais soudain devenu veuf et père célibataire. En entendant ces mots résonner dans ma tête, j'ai été choqué, j'ai senti mon sang affluer, puis refluer, provoquant une sensation désagréable dans mon corps.

D'un côté, j'aurais aimé prendre la fuite et faire comme s'il ne s'était rien passé. D'un autre côté, je ressentais le besoin de tout faire pour protéger mes fils et rendre Kate fière. Je voulais rester son M. Indestructible. Je lui devais bien ça.

J'ai conduit doucement et prudemment. Je ne pouvais maintenant plus prendre de risques. Il fallait que j'apprenne à ralentir pour chaque trajet. S'il m'arrivait quelque chose, qui s'occuperait des garçons ? De plus, je n'avais aucune hâte de rentrer. La maison serait exactement comme je l'avais laissée. Personne ne ferait brûler le dîner dans le four comme Kate avait la fâcheuse habitude de le faire. J'ai esquissé un petit sourire involontaire en repensant aux « exploits culinaires » de Kate. Cuisiner, pour elle, se résumait pratiquement à mettre un plat dans le micro-ondes et à attendre la sonnerie. C'est ce que je lui disais toujours pour la taquiner.

Ruth, qui était la meilleure amie de Kate, lui avait appris à confectionner une douzaine de plats simples : les tagliatelles, les lasagnes, les fajitas mexicaines, le curry et les spaghettis bolognaise sont devenus ses spécialités. Néanmoins, Kate n'a jamais été un cordon-bleu. Ruth allait endosser un autre rôle, désormais.

— Ruth, interlocutrice idéale pour les conseils en matière d'éducation, avait décrété Kate, car elle a deux

garçons avec le même écart d'âge, s'il y a divergence entre les points de vue des grands-parents.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire en repensant à ce petit mot : « si ». Nos parents sont très différents et, comme la plupart des couples, nous avons eu parfois quelques difficultés à satisfaire les deux côtés de la famille. Les parents de Kate, Christine et Martin, avaient un gendre, mais pas de fille. Tout était gâché. Cette pensée, qui venait de me traverser l'esprit, a fait battre mon cœur beaucoup plus vite. Elle avait dû tourmenter Kate aussi, lui faire bourdonner les tempes, mais ma femme avait toujours une longueur d'avance sur moi. Elle pensait déjà à l'après, cherchant des solutions pour me faciliter la vie.

J'aime beaucoup Ruth. Elle était autrefois mariée à mon ami Chris, dont j'ai fait la connaissance il y a plus de vingt ans quand je suivais des cours de plongée. C'est lui qui a signé le brevet de plongée de Kate au terme de la formation qu'elle avait suivie. Ruth ne vit plus avec Chris ; ils ont divorcé depuis. Elle habite à quelques pas de chez nous. Je la surnomme mon « petit rottweiler », car elle est d'une redoutable franchise et n'hésite pas à me remettre à ma place quand elle considère que je me comporte comme un con. J'admire son attitude directe et j'ai réalisé combien Kate avait eu raison d'attribuer à Ruth le rôle de « conseillère parentale ».

J'ai regardé par-dessus mon épaule gauche.

— N'avez pas les chewing-gums, les garçons, ai-je dit. N'oubliez pas : c'est pour ça qu'on a attendu pour vous en donner. Faites attention, s'il vous plaît. Promettez-moi que vous ferez attention.

— D'accord, papa, a dit Reef. Regarde, je sais faire des bulles.

Sa bulle n'a pas tardé à éclater dans un gros « pfff » qui a fait pouffer Finn. Ils étaient encore en train de glousser

quand nous nous sommes arrêtés devant la maison et que nous nous sommes avancés vers la porte d'entrée.

La voix familière de Kate criant « Salut, les garçons » m'a manqué. Son sac n'était pas jeté n'importe comment dans l'entrée, ses chaussures n'étaient pas au pied de l'escalier non plus. Pourtant, j'ai constaté avec surprise et soulagement que la maison ne semblait pas aussi vide que je l'avais redouté. Le téléphone sonnait, notre terrier, Coral, aboyait et je n'ai pas eu le temps d'enlever mon manteau que déjà quelqu'un frappait à la porte.

C'était Paula, l'une des mamans de l'école. Comme elle pleurait toutes les larmes de son corps, ma première réaction a été d'essayer de la consoler.

— Je suis désolée, Singe, a-t-elle dit entre deux sanglots. Il fallait que je passe, il fallait que je fasse quelque chose.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas, ai-je répondu en lui donnant l'accolade. Ta visite me touche beaucoup.

Ça faisait du bien d'être à la place de celui qui reconforte. J'étais en réalité beaucoup plus à l'aise dans ce rôle. Elle m'a tendu une immense boîte à gâteaux.

— Quand je suis triste, je fais des gâteaux. Il y a environ deux cent quarante brownies. Je suis vraiment désolée !

En la voyant partir à toute vitesse, me laissant seul sur le perron avec la boîte pleine, j'ai laissé échapper un petit rire.

Dans la soirée, beaucoup d'amis et de voisins sont arrivés avec des plats qu'ils avaient cuisinés : du curry, du hachis Parmentier, des lasagnes. Certains entraient quelques minutes, d'autres filaient, laissant sur le perron des mets et des desserts délicieux. J'avais l'impression d'être une zone sinistrée à moi tout seul, comme si je m'étais transformé en mini-Haïti du jour au lendemain et

que j'avais besoin de colis humanitaires et de rations de survie. Les parents de Kate sont passés et ont joué avec les garçons pendant que j'écoutais tous les messages sur mon répondeur, ouvrais la porte aux visiteurs et m'esquivais dans la véranda pour pleurer, un peu à l'écart de toute cette agitation.

Kate était partout, mais elle n'était nulle part. Certains de ses vêtements préférés gisaient tout chiffonnés en haut de la pile de linge à repasser, et j'ai remarqué qu'un de ses gilets de sauvetage aux couleurs vives était tombé de sa patère sur la porte de derrière. Nous avons un garage rempli de gilets de sauvetage et de tout le matériel de survie imaginable. L'ironie de la chose m'avait jusqu'alors échappé. Mais peut-être que le mot « ironie » ne convenait pas, après tout. C'était plutôt un énorme coup de malchance. Pourquoi Kate ne s'en était-elle pas sortie ? Elle était en pleine forme et avait un mode de vie sain. Elle n'avait jamais fumé, buvait très peu et elle faisait très attention à sa santé, suivant tous les conseils possibles et imaginables pour la préserver. Elle n'aimait pas trop les légumes, mais faisait néanmoins des efforts pour en manger un peu. Elle ne méritait pas de mourir. Pourquoi Kate ?

J'ai entendu des épouses et des mères d'amis et de connaissances aller et venir, prononcer des paroles de réconfort. Ma femme, mon âme sœur, était morte. Nos fils avaient perdu leur mère, mais la vie continuait pour les autres. Les autres continuaient à aimer, à partager, à respirer, à parler, à s'enlacer, les autres sortaient de ma maison et retournaient chez eux auprès de leurs enfants et de leur moitié.

À dix-neuf heures, j'étais seul et il était temps pour les garçons de prendre leur bain. Kate et moi avons instauré un rituel. L'un de nous faisait couler le bain, Kate aidait

les garçons à faire leur toilette, à enfiler leur pyjama, puis les bordait dans leur lit et leur disait bonne nuit. Je prenais ensuite le relais. Je leur lisais une histoire tout en les chatouillant, m'ingéniant à les faire rire. Kate revenait alors, s'encadrant dans la porte, les mains sur les hanches, secouant la tête d'un air désapprobateur.

Au fond, elle adorait ça et elle savait que je le savais. Toujours prête à s'amuser, elle aimait voir ses fils rire ; rien ne pouvait lui faire plus plaisir. Pourtant, en bonne mère qu'elle était, elle veillait à ce que les règles soient respectées et, quand l'heure du coucher avait sonné, il fallait veiller à s'endormir au plus vite.

— Allez, les coquins, nous réprimandait-elle en nous lançant un regard insolent. Il est temps de dormir.

Elle embrassait une dernière fois les garçons, je les embrassais à mon tour non sans leur faire une dernière petite chatouille dès que leur mère avait le dos tourné.

Par quoi allais-je commencer ce soir ? Il me fallait être maman et papa à la fois, une tâche impossible.

— Allez, les garçons, c'est l'heure du bain ! ai-je crié.

J'avais prononcé cette phrase des centaines de fois ; pourtant, elle me paraissait nouvelle et différente ce soir. Nous sommes montés tous les trois à l'étage comme nous l'avions fait si souvent déjà, sauf que ça n'était plus du tout pareil. Plus rien ne serait comme avant maintenant que Kate n'était plus là.

Mes yeux se sont posés sur le chambranle de la porte de la chambre des garçons. Des traits au crayon indiquaient leur taille à l'endroit même où Kate se tenait le soir, feignant la colère. Je l'ai revue en train de poser des livres en équilibre sur la tête des garçons, leur intimant de ne pas bouger tandis qu'elle les mesurait. Ils avaient pratiquement la même taille malgré l'écart d'âge de dix-huit mois. À cause de sa maladie, Reef était

plus petit que la moyenne des garçons de son âge, et nos deux fils semblaient étonnamment proches en âge. *N'oubliez pas d'inscrire ma taille sur le chambranle de la porte – maman mesurait 1 m 54*, avait ajouté Kate sur sa liste. Voilà quelque chose que je pourrais faire avec les garçons. Quelque chose de positif.

En ouvrant les robinets de la baignoire, j'ai remarqué le bain moussant laiteux préféré de Kate sur le rebord. Le tube était à moitié vide. « À moitié plein », aurait rectifié Kate. Je l'avais entendue prononcer ces mots si souvent. Kate était du côté de ceux qui voient le verre à moitié plein. Son verre à elle n'était jamais à moitié vide même quand la maladie l'a frappée.

Je me suis raccroché à cette pensée tout en baignant les garçons et en les aidant à enfiler leur pyjama, me forçant à rester positif. Jamais je ne me remettrais de la mort de Kate, mais par bonheur j'avais deux adorables petits garçons, une chance inestimable. Il y avait en eux une partie de Kate, une partie de nous. Malgré la disparition de Kate, j'avais encore tellement de raisons de vivre.

— On peut dormir dans ton lit ce soir ? a demandé Reef.

— Bien sûr, ai-je répondu.

Ils se sont rués dans notre chambre et se sont jetés sur le lit comme deux petites fusées. Quand Kate est tombée malade, elle a commandé un immense lit. Consciente qu'elle serait parfois trop faible pour se lever, elle voulait créer un nid douillet. Ainsi les garçons auraient-ils toute la place nécessaire pour se blottir contre elle. Malheureusement, elle est morte à l'hôpital avant même que le lit ne soit livré. À présent, ils avaient beaucoup trop de place, pour rien. Ils semblaient perdus au milieu de l'immense matelas sur son cadre en cuir crème, recouvert d'une couette duveteuse, comme un nuage cotonneux.

— Blottissez-vous l'un contre l'autre, les garçons. Il est l'heure de dormir.

Docilement, ils ont remué sous la couette pour se rapprocher l'un de l'autre, s'attendant peut-être à ce que je leur fasse une petite chatouille, mais ce n'était pas le moment. Je consacrais déjà toute mon énergie à me comporter normalement et à ne pas m'effondrer devant eux.

— Soyez sages et dormez bien, ai-je dit.

Je me suis penché pour leur souhaiter bonne nuit. Le parfum de Kate sur les oreillers s'est alors mêlé à l'odeur de shampooing sur la tête des garçons.

Embrasse les garçons sur les deux joues, un baiser pour toi, un pour moi, avait indiqué Kate, mais je n'avais pas besoin qu'on me le rappelle.

— Bonne nuit, Reef, ai-je dit en embrassant une joue, puis l'autre.

Un baiser de ma part, un autre de la part de Kate. Après avoir procédé exactement de la même façon avec Finn, je leur ai fait un gros câlin, soulagé que j'étais de pouvoir enfouir ma tête entre eux deux pour cacher mes larmes.

Je sentais la présence de Kate. Son parfum était tellement évocateur que j'avais presque l'impression qu'elle nous enveloppait de ses bras et qu'elle murmurait un merci à mon oreille après m'avoir vu embrasser les garçons comme elle me l'avait demandé.

Quand j'ai eu refermé la porte derrière moi, j'ai laissé couler des larmes silencieuses, couvrant ma bouche de mes mains pour ne pas alerter les garçons. Par la porte ouverte de la salle de bains, j'ai vu les uniformes d'école jonchant le sol, à l'endroit précis où les garçons les avaient laissés. Voilà à quoi ressemblerait la vie, dorénavant. Il n'y avait plus personne pour prendre le relais, plus personne pour

finir mes phrases ou pour lire dans mes pensées comme Kate savait si bien le faire.

Alors que je me penchais pour ramasser les vêtements, un bruit étrange m'a stoppé dans mon élan. On aurait dit un bruit de pas dans l'escalier, mais c'était ridicule, car j'étais tout seul dans la maison. Tout en retenant mon souffle et mes larmes, j'ai réfléchi à toute vitesse, tentant de me souvenir si un de nos proches avait la clé, me demandant si je n'avais pas oublié un visiteur en bas. Je ne voulais pas crier pour ne pas effrayer les garçons, mais quelque chose ne tournait pas rond. Personne ne m'avait appelé, personne n'avait toqué à la porte. Ce n'était pas Kate. Les pas étaient trop lourds pour être ceux de Kate ou pour que je m'imagine entendre ceux de Kate. Je suis immédiatement retourné devant la chambre pour veiller sur les garçons. Une fois sur le palier, j'ai entendu un gargouillement d'eau dans les tuyaux vers la salle de bains.

J'ai fondu en larmes. C'était simplement les craquements du chauffage central. Assis sur le rebord de la baignoire, je me suis mis à sangloter le plus discrètement possible. Je n'avais jamais prêté attention aux bruits de la maison auparavant ; je partais du principe que c'était Kate qui en était la source, sauf qu'elle n'était plus là, désormais. Même la baignoire grinçait sous mon poids tandis que mon corps était secoué de sanglots étouffés.

Quand enfin j'ai cessé de pleurer, je suis descendu au rez-de-chaussée, ne sachant quoi faire, mais bien décidé à trouver de quoi m'occuper. J'avais encore quelques messages à écouter, le chien à nourrir et les tasses dans l'évier à laver. Le frigo était rempli de plats préparés par nos amis et parents. Je ne savais pas qui avait apporté quoi et à qui appartenait toute la vaisselle. Je devrais m'en occuper plus tard.

Comme le lendemain était un jeudi, les garçons pourraient aller à l'école, un soulagement pour moi. Il me semblait préférable de ne pas chambouler leurs habitudes. Je me suis alors concentré sur la préparation de leur cartable et de leur casse-croûte pour le repas de midi. Malgré tout, j'étais impatient de me coucher. Au moins, une fois endormi, je ne risquerais plus de fondre en larmes.

En me glissant dans le lit, j'ai constaté que les garçons dormaient à poings fermés ; pourtant, ils se sont blottis contre moi à l'instant même où j'ai posé la tête sur l'oreiller. Je n'ai pas bien dormi, me réveillant sporadiquement avec un pied dans l'oreille et une tête dans le creux de mon coude. *Maman aimait les câlins de Reef la nuit. Les câlins de Finn ont toujours été très spéciaux.* Ces phrases figuraient sur la liste de Kate. Dire que Kate avait écrit ces mots quelques semaines auparavant ! Ça paraissait presque incroyable. Pourtant, elle ne câlinerait plus jamais les garçons.

C'était tellement injuste. J'ai revu Kate, adossée contre les oreillers avec son journal sur ses genoux, à l'endroit même où j'étais couché. Elle portait une belle chemise de nuit en coton blanc. Je l'avais surnommée autrefois la « fille Timotei » parce qu'elle portait une longue jupe ample en lin blanc avec un haut sans manches en coton exactement comme la fille dans la publicité pour le shampoing. Sauf que les cheveux de Kate étaient beaucoup plus beaux que ceux de la fille.

Kate a été traumatisée de perdre ses cheveux. Elle qui avait toujours été fière de sa crinière blonde pleurait chaque fois qu'elle retrouvait de grosses touffes sur son oreiller ou dans la douche. Elle ne s'est jamais vraiment plainte, mais je savais que ça lui brisait le cœur. Avec eux, elle pensait perdre une partie de sa beauté.

Je me souviens de la colère que j'ai ressentie alors. C'était déjà suffisamment difficile de perdre un sein. Pourquoi devait-elle en plus être privée de ses cheveux ? Je n'aimais pas la voir triste à cause de ça. Pour moi, même chauve, elle restait belle. Un jour, dans un stade, je lui ai dit que sa tête avait une forme parfaite comme un ballon de rugby.

— Je le prends comme un compliment, a-t-elle répondu en riant.

— Tu as raison : tu es splendide.

Je le pensais vraiment.

Nous assistions au match Angleterre-France à Twickenham. L'Angleterre avait gagné. Kate était aux anges. Elle sautait sur son siège comme elle le faisait, adolescente, quand elle me regardait jouer dans l'équipe de rugby locale. Quelle joie de la voir ainsi au milieu de sa chimiothérapie !

— Il faut absolument qu'on emmène les garçons voir un match de rugby.

— On les emmènera voir Irlande/Angleterre à Dublin, ai-je proposé.

— Bonne idée, a-t-elle répondu en tapant dans ses mains.

La chute des cheveux de Kate me paraissait désormais bien futile à côté de l'énorme perte que je venais de subir. Kate n'était plus de ce monde, il ne restait plus rien d'elle, du moins plus rien de physique. Elle avait des yeux bleu métallique. Ils illuminaient son visage, lui donnant un éclat magnifique. Quant à sa silhouette... Ah ! si je commence, je ne vais plus m'arrêter. La première fois que j'ai vu Kate, elle portait un jean délavé particulièrement moulant. Elle était d'une beauté à couper le souffle, alors, et toujours aussi séduisante vingt-cinq ans plus tard. Je

sais qu'elle serait restée belle avec vingt-cinq ans de plus si elle avait eu la chance de vieillir.

Or, Kate avait tout perdu. D'abord un sein, puis ses cheveux. Ses yeux avaient cessé de briller, et son corps magnifique avait disparu. Je ne pourrais plus jamais faire l'amour à ma merveilleuse Kate. Je ne pourrais pas emmener les garçons voir un match de rugby avec elle. C'était désormais un des souhaits qu'elle avait exprimés en rédigeant sa liste. *Emmène les garçons voir un match de rugby international.* Ça, au moins, c'était possible ; il suffisait de s'organiser.

Le lendemain matin, le réveil a sonné à sept heures trente, me réveillant en sursaut. À peine les yeux ouverts, je me sentais déjà en proie à la panique. Mon corps a semblé savoir avant moi que ce n'était pas un jour normal. Mes muscles se sont tendus, mon cœur s'est emballé, mon esprit était à la traîne. J'ai regardé les garçons blottis l'un contre l'autre comme deux petits loirs. Ils étaient couchés sur le côté du lit qu'occupait Kate. Kate était morte, me suis-je souvenu. J'avais l'impression que quelqu'un venait de m'annoncer la nouvelle et qu'il me fallait l'intégrer une fois encore. Les garçons ont commencé à gigoter. Leur maman était morte. Cette pensée accaparait mon esprit tout entier. Ma femme était morte, leur mère était morte, et voilà que nous nous apprêtions à nous lever pour aller à l'école, à commencer notre journée et toutes celles qui allaient suivre sans elle.

Une autre sonnerie a retenti. Elle provenait cette fois de mon téléphone portable. J'ai sursauté parce que je ne me rappelais pas avoir activé une autre alarme, paniquant immédiatement à l'idée d'avoir fait une erreur, d'avoir oublié quelque chose d'important que Kate voulait que je fasse. Les mots « médicaments de Reef » sont apparus sur

l'écran de mon téléphone. J'ai ri tout en laissant couler quelques larmes. Kate m'avait demandé mon téléphone sur son lit d'hôpital vers la fin. Elle avait consciencieusement activé l'alarme pour que je n'oublie jamais de donner ses médicaments à Reef.

Reef, qui s'était justement redressé dans le lit, m'a surpris en train d'essuyer mes larmes.

— Oh ! s'il te plaît, arrête de pleurer, papa, a-t-il dit avec une grimace qui trahissait sa frustration.

Il devait penser que j'avais pleuré toute la nuit et peut-être avait-il raison. Finn s'est assis à son tour, l'air malheureux. Reef a passé son bras autour de ses épaules.

— Ne t'en fais pas, on va y arriver, a-t-il dit d'un ton ferme.

Les garçons ont échangé un regard entendu, ont esquissé un demi-sourire comme deux frères en train de comploter.

— Bien sûr que vous allez y arriver, les garçons, ai-je dit en affichant un sourire plein d'entrain.

Il n'était pas complètement feint, car leur courage me donnait la force et la volonté d'affronter la journée.

— Bon, les garçons, allez chacun à votre tour dans la salle de bains, ai-je dit en les chassant du lit.

Les jours d'école, nous avions des habitudes bien établies que j'étais décidé à maintenir coûte que coûte. Je savais qu'elles m'aideraient à gérer la situation. Il fallait désormais que les garçons fournissent leur part d'effort et soient un peu plus autonomes. Si je les choyais trop, si je modifiais les règles, je risquais de les perturber.

Pendant que les garçons se douchaient, j'ai préparé les uniformes et j'ai fait les lits. Puis, je me suis douché à mon tour alors qu'ils s'habillaient. Comme d'habitude, Reef a aidé Finn à enfiler son pantalon noir et son sweat-shirt vert. Ensuite, ils sont descendus pour nourrir Coral

et les cochons d'Inde. J'ai de mon côté préparé leur petit-déjeuner, puis j'ai donné à Reef ses médicaments. Les préparatifs se sont déroulés sans le moindre accroc.

— Allez vous laver les dents, ai-je dit.

Ils ont fait la course dans l'escalier comme toujours après le petit-déjeuner.

— C'est à mon tour d'être le premier, a décrété Finn.

— Une minute, a répondu Reef, quand ils sont arrivés sur le palier. Et si tu te peignais pendant que je me lave les dents ?

Je me suis affairé dans la cuisine, nettoyant la vaisselle du petit-déjeuner. Quand les garçons ont disparu derrière la porte de la salle de bains, le silence est retombé au rez-de-chaussée.

La chienne était parfaitement immobile dans la véranda, occupée à observer des oiseaux qui cherchaient des miettes dans la cour gelée. Je me suis entendu respirer en la regardant. Kate avait le plus grand mal à respirer sur la fin. Quand, allongés sur le lit, nous complétions sa liste, le simple fait d'inspirer et d'expirer lui demandait un effort surhumain. Elle dépendait de l'horrible bouteille d'oxygène à laquelle elle était rattachée. La vue de cet appareil m'incommodait et me rassurait à la fois. Je ne voulais pas que Kate en ait besoin. Par le passé, les seules fois où j'avais vu Kate hors de souffle correspondaient à des moments heureux : quand elle riait aux larmes, quand nous faisons passionnément l'amour, quand son cœur battait la chamade alors qu'elle enlevait son masque après une séance de plongée.

À la fin, les bouteilles d'oxygène ne suffisaient plus. Kate a dû être admise à l'hôpital. J'ai cru qu'elle irait mieux, que ses poumons récupérerait, qu'elle retrouverait son souffle après la fatigue liée au voyage en Laponie,

à Noël. Ça ne s'est pas passé comme je l'espérais. L'état de Kate n'a cessé d'empirer.

— Singe, je veux écrire une dernière lettre aux garçons, a-t-elle dit.

C'était le 19 janvier 2010.

Quelques semaines auparavant, les docteurs m'avaient dit, après notre retour de Laponie, que Kate pourrait vivre encore dix-huit mois. Je me suis raccroché à cet espoir chaque jour alors même que je voyais l'état de Kate se dégrader sous mes yeux. Dix-huit mois... Elle verrait le septième anniversaire de Reef, Finn aurait cinq ans et demi. Kate aurait quarante ans en mars 2011. Elle pouvait au moins vivre jusqu'à son quarantième anniversaire, non ?

Je ne pouvais pas aider Kate ni même la regarder écrire sa dernière lettre aux garçons. C'était beaucoup trop tôt. De plus, c'était quelque chose qui devait rester entre Kate et les garçons. De l'hôpital, j'ai appelé Lois, une de nos amies qui est professeure d'anglais.

— Tu peux venir ? Kate aimerait que tu l'aides si ça ne te fait rien. Je sais que vous en avez parlé. Je ne m'en sens pas capable.

J'ai embrassé Kate dans son lit d'hôpital, la laissant seule avec Lois.

— Je reviendrai demain matin, ai-je dit. Je t'aime. À l'infini.

— Merci, Singe, a dit Kate avec gratitude, et j'ai senti la colère monter en moi. Pourquoi ma femme devrait-elle ressentir de la gratitude ? Aucune mère ne devrait avoir à écrire une lettre d'adieu à ses petits garçons.

— Bonne chance, ai-je dit en déposant à nouveau un baiser sur la joue de Kate.

— À l'infini, a-t-elle répondu doucement.

Pendant le trajet du retour, j'ai vu défiler dans mon

esprit des images de patients dont je m'étais occupé quand j'étais ambulancier. J'avais sauvé des douzaines de vies. Les visages de jeunes femmes me sont apparus. Elles avaient ravagé leur corps en consommant trop d'alcool et de drogues. Je les voyais clairement sous la lumière bleue des gyrophares. Prises de convulsions, elles vomissaient, perdaient connaissance, mais survivaient contre toute attente, parfois même contre leur volonté. La vie était tellement injuste.

Couché dans mon lit, j'avais froid sans Kate à mes côtés. Pendant des heures, j'ai pensé aux lettres de Kate à ses fils. Reef et Finn dormaient à poings fermés. Grâce à l'aide de nos familles et de nos amis, les garçons continuaient à vivre normalement pendant que je me rendais régulièrement à l'hôpital pour voir Kate. J'étais extrêmement reconnaissant à tout mon entourage pour ce soutien.

Qu'écrirait-elle aux garçons ? Comment pourrait-elle faire face à une tâche si difficile alors qu'elle était déjà si frêle ? Mais qu'est-ce que j'avais dans la tête ? C'était Kate, ma Kate. Une boule d'énergie dans ce petit corps. Elle s'en sortirait à merveille, je le savais. J'étais également persuadé qu'elle faisait juste preuve de prudence, qu'il n'y avait pas péril en la demeure, qu'elle avait encore le temps.

J'ai fini par m'endormir ou du moins mon corps a sombré dans un sommeil agité, bref, entrecoupé de moments d'éveil. Des images de Kate en train de sourire, de rire, de suffoquer se succédaient dans mes rêves. Je n'arrivais pas à savoir pourquoi elle avait le souffle coupé. Était-ce la Kate d'autrefois, reprenant son souffle après une séance de plongée excitante ou respirant un grand coup après m'avoir embrassé passionnément comme elle le faisait si souvent ? Était-ce la Kate d'aujourd'hui, tentant désespérément de remplir ses poumons malades ?

La chambre était plongée dans une obscurité totale quand le téléphone a sonné à côté de mon lit. J'ai regardé les aiguilles lumineuses sur le réveil. Il était près de quatre heures du matin, le 20 janvier, et j'ai compris avant même que l'infirmière ne parle que c'était une mauvaise nouvelle.

— L'état de Kate s'est terriblement dégradé.

Il fallait que je voie Kate avant qu'elle parte. Il n'y avait pas une minute à perdre. Tout en descendant les marches quatre à quatre, j'ai passé mes vêtements à la hâte, puis je me suis précipité dehors pour aller frapper chez Jane, notre adorable voisine. Elle a été extraordinaire.

— Kate est en train de mourir, lui ai-je dit, et je l'ai laissée s'occuper de tout le reste, lui demandant de rester auprès des garçons et de les emmener à l'école le matin.

L'hôpital de Weston-super-Mare se trouvait à quarante minutes de notre maison. Trop long, trop loin. J'ai roulé à toute vitesse. Un quart d'heure plus tard, j'arrivais en trombe sur le parking. J'ai traversé quatre places en écrasant le frein avant que le véhicule ne s'arrête complètement. J'ai foncé vers la porte la plus proche, une sortie de secours. Sans réfléchir, je l'ai ouverte, puis j'ai dévalé le couloir pour rejoindre la chambre de Kate. Deux vigiles se sont mis à crier « Halte » et se sont lancés à ma poursuite. Je n'ai pas pris la peine de regarder derrière moi.

Kate était dans une chambre individuelle. Une infirmière a ouvert la porte dès qu'elle a entendu mes pas précipités dans le couloir. À l'évidence, chaque seconde comptait. Heureusement, je n'étais pas arrivé trop tard. Cinq infirmières entouraient Kate. J'ai remarqué qu'elle n'avait plus de perfusions, plus de drains. C'était trop tard.

— Nous l'avons soulagée avec de la morphine, a expliqué une infirmière.

Les yeux de Kate me fixaient tandis que je caressais son corps si frêle. Son père et sa mère étaient en route pour l'hôpital et j'espérais de tout cœur qu'elle tiendrait jusqu'à leur arrivée pour leur dire adieu. Elle respirait très superficiellement, et les infirmières envisageaient de lui injecter une nouvelle dose de morphine. Les parents de Kate sont arrivés juste au moment de la toute dernière injection.

— Désolée, m'a dit Kate, tandis que je serrais sa main dans la mienne.

— Arrête tes bêtises ! Tu n'as pas à être désolée.

Je l'ai serrée contre moi tout en tenant sa main gauche. C'est à son annulaire gauche que j'avais glissé la bague de fiançailles, puis l'alliance assortie quelques années plus tard et enfin la bague de renouvellement des vœux.

Ses parents, assis l'un à côté de l'autre, tenaient sa main droite. Nous avons continué à prononcer des paroles réconfortantes même quand elle a cessé de respirer. J'avais appris lors de ma formation d'ambulancier que le cerveau reste actif encore quelques minutes après l'arrêt de la respiration. Une infirmière me l'avait gentiment rappelé d'ailleurs.

— Tu as été la plus merveilleuse des épouses et la plus merveilleuse des mères, ai-je dit. Je ferai tout mon possible pour exaucer tes vœux. Je dirai aux garçons combien tu les aimais et combien tu étais une mère formidable.

— On est prêts, a crié Reef.

Coral s'est mise à aboyer bruyamment, chassant les oiseaux de la cour à l'arrière de la maison. Finn a fait irruption dans la cuisine et a demandé :

— On va nager ce soir, papa ?

Mes fils m'avaient ramené à l'instant présent ; pourtant, ça paraissait complètement irréel, comme si je n'étais pas

vraiment là. Kate était morte la veille et voilà que nous nous préparions pour l'école, reprenant le cours de notre vie. Cela me semblait impossible, même si je savais que c'était exactement ce qu'il fallait faire. C'est ce que Kate aurait voulu, sans l'ombre d'un doute. Nous avons donc enfilé nos manteaux et nos chaussures et j'ai conduit les garçons à l'école.